



**HAL**  
open science

# Écologies du plurivers et (dé)colonialité dans quelques fictions d'enquête environnementale du Sud global

Anne-Laure Bonvalot

► **To cite this version:**

Anne-Laure Bonvalot. Écologies du plurivers et (dé)colonialité dans quelques fictions d'enquête environnementale du Sud global. E-Cadernos CES, 2019, 10.4000/eces.4957 . hal-02958395

**HAL Id: hal-02958395**

**<https://hal.science/hal-02958395>**

Submitted on 5 Oct 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Écologies du plurivers et (dé)colonialité dans quelques fictions d'enquête environnementale du Sud global

*Ecologies of the pluriverse and (de)coloniality in some fictions of environmental investigation in the global South*

Anne-Laure Bonvalot

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/eces/4957>

DOI : [10.4000/eces.4957](https://doi.org/10.4000/eces.4957)

ISSN : 1647-0737

### Éditeur

Centro de Estudos Sociais da Universidade de Coimbra

### Référence électronique

Anne-Laure Bonvalot, « Écologies du plurivers et (dé)colonialité dans quelques fictions d'enquête environnementale du Sud global », *e-cadernos CES* [Online], 32 | 2019, posto online no dia 15 dezembro 2019, consultado o 19 agosto 2020. URL : <http://journals.openedition.org/eces/4957> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/eces.4957>

---



ANNE-LAURE BONVALOT

## ÉCOLOGIES DU PLURIVERS ET (DE)COLONIALITE DANS QUELQUES FICTIONS D'ENQUETE ENVIRONNEMENTALE DU SUD GLOBAL

**Résumé:** Dans ce travail, on se propose d'étudier deux romans qui articulent un discours socio-environnemental non dualiste et décolonial. Il s'agira de comprendre les apports de la fiction contemporaine à une pensée du Sud global qui défend la nécessité de redéfinir les catégories de compréhension des communautés du plurivers, humaines et non humaines, et des territoires qu'elles habitent. Dans le cadre de la fiction littéraire, des dispositifs narratifs émergent qui, en plus de formuler un discours critique du régime de déprédation planétaire propre à l'Anthropocène, cherchent à mettre en scène des collectifs et des territorialités en lutte dans le Capitalocène mondialisé. À partir de la lecture de deux romans, *Les transparents* (2012), de l'écrivain angolais Ondjaki, et *By the Rivers of Babylon* (2017), du jamaïcain Kei Miller, on analysera certaines implications éthiques et esthétiques, mais aussi politiques et ontologiques, de cette écolittérature pour comprendre comment ces fictions d'enquête pré-apocalyptiques visibilisent et documentent des écologies et des ontologies menacées de disparition.

**Mots-clés:** études décoloniales, fiction environnementale, Kei Miller, littérature comparée, Ondjaki, roman contemporain, Sud global.

## ECOLOGIES OF THE PLURIVERSE AND (DE)COLONIALITY IN SOME FICTIONS OF ENVIRONMENTAL INVESTIGATION IN THE GLOBAL SOUTH

**Abstract:** In this article, I propose to study two novels that articulate a non-dualist and decolonial socio-environmental discourse. The aim will be to understand the contributions of contemporary fiction to a way of thinking the global South that defends the need to redefine the categories for understanding the communities of the pluriverse, both human and non-human, and the territories they inhabit. Within the framework of literary fiction, narrative devices emerge that, in addition to formulating a critical discourse of the Anthropocene's regime of planetary depredation, seek to stage collectives and struggling territorialities in the globalized Capitalocene. Based on the reading of two novels, *Os transparentes* (2012), by Angolan writer Ondjaki, and *By the Rivers of Babylon* (2017), by Jamaican Kei Miller, we will analyze particular ethical and aesthetic, as well as political and ontological, implications of this ecoliterature. The ultimate goal is to understand how these pre-apocalyptic investigative fictions visibilize and document ecologies and ontologies threatened with extinction.

**Keywords:** comparative literature, contemporary novel, decolonial studies, environmental fiction, global South, Kei Miller, Ondjaki.

## FICTIONS DU PLURIVERS : DE LA FIN DU MONDE A LA FIN D'UN MONDE

On se propose d'étudier ici un corpus littéraire composé de deux romans qui articulent des définitions holistiques et non dualistes, largement postcoloniales ou décoloniales, de l'environnement et de l'écologie. Il s'agira ainsi de comprendre les apports spécifiques de la fiction contemporaine à une pensée du Sud global qui en appelle à reconsidérer en les resituant les traditionnelles catégories d'appréhension des communautés humaines et non humaines et des territoires sur lesquels elles évoluent – celles relevant notamment du naturalisme occidental décrit par Philippe Descola (2005). On se place pour ce faire dans la triple perspective politique, épistémologique et anthropologique ouverte par le « tournant écoterritorial » (Svampa, 2019) et par le « tournant ontologique », qui prône la nécessité de développer une approche nouvelle, non anthropocentrée et non eurocentrée, des histoires et des savoirs des populations et des espaces anciennement colonisés. Dans le domaine de la fiction, on constate l'émergence de dispositifs qui, outre qu'ils formulent un discours littéraire critique du régime de prédation généralisé propre à l'Anthropocène compris dans son acception moderne-hégémonique et « unimondiste » (Escobar, 2018), cherchent à mettre en mondes, au rebours des évidences inhérentes à un régime d'énonciation strictement anthropocentré, des communautés légères et autres ontologies non modernes prises dans les ruines du Capitalocène et du Plantacionocène globalisés (Campagne, 2017; Tsing, 2017). C'est sur ce phénomène de pluralisation, par et dans la fiction, des formes du vivre et de l'habiter par temps de menace socio-écologique, dans un monde contemporain bien souvent présenté comme inhabitable, qu'on propose de se pencher ici. On interrogera tout particulièrement la place qu'occupent les communs dans des lieux marqués par une forte anthropisation et par une vision propriétaire des lieux urbains, mais où vivent pourtant de nombreux collectifs qui déploient des solidarités anciennes et des projets de vie dont la teneur se trouve bien souvent occultée ou criminalisée. Ces espaces découverts dévoilent les biais ou les brèches ontologiques qui caractérisent le regard moderne à l'heure de considérer des modalités d'habiter le monde radicalement autres. La mise en mondes de l'habitabilité de l'espace public ou communalisé relève en effet d'une entreprise de visibilisation narrative ou factographique (Zenetti, 2014) de communautés présentées comme transparentes ou légères, fondée sur l'adoption d'un énonciativisme décentré, multiplié, déhiérarchisé ou indécidable, et sur un travail de documentation, voire d'archivage romanesque, de savoirs situés en voie de disparition. De telles tentatives de formalisation de points de vue et de points de vie tout à la fois situés et planétarisés mettent en lumière la dimension anthropologique, mais aussi profondément ontologique, de la littérature socio-

environnementale que l'on examinera ici. Le corpus que l'on soumettra à l'examen se compose de deux romans emblématiques du mouvement susmentionné : *Les transparents*, de l'écrivain angolais Ondjaki (2015)<sup>1</sup> et *By the Rivers of Babylon*, de l'écrivain jamaïcain Kei Miller (2017).<sup>2</sup> Dans le premier texte, on suit la vie des habitants d'un immeuble menacé d'effondrement en plein cœur d'une Luanda pré-apocalyptique, tendue entre désirs de modernité et traditions ou régimes ontologiques en péril. L'immeuble troué résonne de mille histoires : il est abreuvé d'une eau fraîche et miraculeuse par un tuyau cassé, alors que les habitants se démènent, vivent, survivent, rêvent ou disparaissent – l'un d'entre eux, Odonato, deviendra littéralement transparent à la fin du roman. Chez Kei Miller, on retrouve cette écriture de la résistance des communautés affrontant la menace de leur propre disparition : dans la Kingston des années 1980, la communauté rastafari, véritable protagoniste du roman, se trouve victime des mêmes mécanismes de domination que durant l'époque coloniale. À travers l'histoire de Kaia, un jeune garçon rasta dont le maître d'école décide de couper les *dreadlocks*, il s'agit de faire entendre une autre version de l'histoire : celle, révoltée, des communautés bafouées. Les deux textes constituent autant d'enquêtes littéraires sur les processus de disparition programmée de collectifs et de savoirs invisibilisés qui apparaissent pourtant comme les agents d'un véritable environnementalisme populaire (Martínez Alier, 2005 ; Nixon, 2011).

Dans les deux cas, on a affaire à une littérature d'enquête pré-apocalyptique ou faussement crépusculaire – Luanda est en flammes ; Kingston est tendue vers la survenue d'un drame imminent, « l'autoclapse », un mot qui, en dialecte jamaïcain, désigne la proximité de l'effondrement, de la calamité –, qui articule une double dénonciation, écologique et décoloniale, de l'écocide et du cosmocide planétaires dont le régime de la modernité, avec toute la charge de colonialité qu'il charrie, est saisi comme étant le grand coupable. Les fictions que l'on se propose d'étudier ici ne mettent en effet pas tant en scène la fin *du* monde que la fin *d'un* monde : moderne, colonial, capitaliste, dualiste, patriarcal, blanc, extractiviste, prédateur et dévoreur d'altérité. La littérature écologique du Sud global exprime ainsi dans le même temps une profonde

---

<sup>1</sup> Ondjaki, de son vrai nom Ndalú de Almeida, est né à Luanda (Angola) en 1977. Auteur de nouvelles, poète et romancier, il s'emploie à tracer dans son œuvre le portrait fabuleux et lyrique d'un pays fantasque, ivre de pétrole et de guerre. Comme Kei Miller, l'auteur se méfie du « réalisme magique », dont la critique aime à qualifier sa prose : « Ce que nous écrivons n'est pas du réalisme magique, mais du réalisme réel. Tout peut arriver, à Luanda en particulier. Quand j'étais adolescent, ma grand-mère passait son temps à me raconter des histoires. Depuis, je ne fais pas la différence entre la vie et les contes » (propos cités par Gladys Marivat, « *Les Transparents*. Le roman de Luanda », *Le Monde*, le 11 novembre 2015. Consulté le 19.12.2019, sur [https://www.lemonde.fr/livres/article/2015/11/25/le-roman-de-luanda\\_4817338\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2015/11/25/le-roman-de-luanda_4817338_3260.html)).

<sup>2</sup> Kei Miller est né à Kingston (Jamaïque) en 1978 et vit au Royaume-Uni. Ses romans déroulent la chronique violente de l'ancienne colonie britannique dont il est natif, racontée du point de vue de ceux et de celles que l'on n'entend jamais. Également poète, Kei Miller construit une œuvre romanesque dont la résistance et la liberté sont les valeurs cardinales. *By the Rivers of Babylon*, son dernier roman, a été couronné par de nombreux prix.

inquiétude socio-environnementale et la nécessité urgente d'une dénaturalisation des évidences perceptives dominantes – ce qui revient à faire de la fiction d'enquête le lieu d'un plaidoyer pluraliste et post-dualiste. L'apocalypse imminente que les romans mettent en scène est ainsi le moment privilégié d'un exercice de recomposition des mondes fondé sur l'assomption d'un décentrement énonciatif généralisé, dont on étudiera les principales implications sur le plan narratif, esthétique, mais aussi environnemental, ontologique et sociopolitique. On propose donc d'étudier ici quelques propositions éthiques et esthétiques de cette écolittérature du Sud global : les œuvres analysées formulent l'impératif d'une approche décentrée et multi-catégorielle, en articulant des conceptions non technicistes et non techno-optimistes – non rationalistes et non dualistes – de l'environnement, de l'écologie, et, partant, de l'ontologie.

#### **LITTERATURE D'ANTICIPATION ET ENQUETE ENVIRONNEMENTALE : VERS UNE ECOLITTERATURE DECOLONIALE**

On pose que le roman d'enquête est une forme populaire au sens où il met en scène, en adoptant et en revalorisant le point de vue des « peuples-territoires » (Escobar, 2018), la dénonciation d'un régime de domination ou d'occupation qui est non seulement écologique ou territorial, mais aussi ontologique et épistémologique. Dans les deux ouvrages du corpus, la mise en monde volontiers catastrophiste de l'écocrime ou de l'écocide est donc indissociable d'une critique du cosmocide (Tansi, 1973) et de l'épistémicide (Santos, 2014) qui lui sont consubstantiels. En déployant des mondes, des écosystèmes et des territoires en péril, et en composant du même coup le portrait-hommage des communautés qui tentent d'en assurer la défense, cette littérature déroule une fable d'enquête sur les conditions de minorisation de populations, d'écologies et d'ontologies dont elle entreprend une manière de revalorisation engagée. La forme privilégiée que prend cette défense littéraire des territorialités menacées de disparition est ce que l'on pourrait appeler avec Eduardo Viveiros de Castro un énonciativisme ou un perspectivisme multinaturaliste, qui engage un traitement spécifique de la temporalité.

#### **TEMPORALITES BIGARREES ET ENONCIATIVISME DU « POINT DE VIE »**

Il en va dans ces récits d'une formalisation particulière d'ontologies relationnelles ou pluriverselles (Escobar, 2018), solidaire d'une pensée littéraire de la « nature » articulée sur un « énonciativisme multinaturaliste » (Viveiros de Castro, 2009), résolument méta-moderne et décolonial. Le traitement de la temporalité à l'œuvre dans ces textes est à cet égard particulièrement éclairant. Dans ces fictions, la mise en scène du temps épique de la prédation extractiviste techno-optimiste et de ses agents humains ou post-naturels

le dispute à l'écriture d'une temporalité lente, quasi-géologique, des communautés de Gaïa (Latour, 2015), des peuples-territoires porteurs d'une autre acception de l'empreinte écologique humaine et d'autres manières, conviviales et communales, d'habiter le monde. En termes de langages, de systèmes énonciatifs, mais aussi de formes poétiques et de cosmovisions, les romans considérés construisent une cartographie littéraire de l'écocide actuellement en cours sur la planète – privatisation de l'eau, pénurie de pétrole, corruption, racisme environnemental, inégalités socio-écologiques –, en même temps qu'ils redéfinissent la « nature », qui n'est plus envisagée dans son acception moderne, comme une instance irénique et pacificatrice, mais comme le lieu, l'agent et l'enjeu d'une « guerre des mondes » farouche (Latour, 2015), au sein de laquelle s'entrelacent les points de vue et les « points de vie » en une infinité de combinaisons et d'interconnexions possibles. Post-nature – dispositifs d'extraction, immeubles ou habitats en ruine, canalisations, *pipelines* – et surnature – narrateurs et narratrices célestes, envolés ou élevés – s'entremêlent ou se confrontent, et émerge un récit holistique, systémique et relationnel, humain et autre qu'humain, dessinant des géographies de la terreur et de la menace, mais aussi une cartographie du réenchancement possible des êtres et des lieux traumatisés.

La littérature d'anticipation du Sud global fournit en effet une appréhension particulière du temps et de l'espace : dans la Luanda de la modernité et du ravage ou dans une Kingston au bord de l'implosion, le temps des communautés menacées s'oppose à celui, prométhéen, hyper-rapide et insoutenablement accéléré, d'une ultra-modernité dont la voracité est sans limite. Dans *Les transparents*, un immeuble en cours d'effondrement, véritable protagoniste du roman, abrite une communauté de gens simples qui ressassent leurs souvenirs et déroulent leurs savoirs autour d'une miraculeuse source d'eau douce, mais aussi des journalistes ou des chercheurs intéressés par les ressources naturelles du pays, comme l'eau et le pétrole, agents du développement de la grande ville africaine. À l'épopée développementiste et néocolonialiste, dont la démesure utopique est telle qu'elle conduit par exemple à la nationalisation d'une éclipse, répond le temps circulaire des habitants de l'immeuble, véritable « société bigarrée » (Rivera Cusicanqui, 2014) dont la caractéristique est de redéfinir la convivialité et la vie à l'aune d'une temporalité circulaire et d'une mémoire communale. Les propos de la chercheuse au sujet des mondes autochtones d'Amérique latine peuvent aisément s'appliquer aux collectifs communalisés mis en monde par Ondjaki ou Kei Miller, dans la mesure où l'enquête polyphonique menée en contexte pré-apocalyptique se déroule au rythme des souvenirs accumulés circulant au fil de l'eau, une dynamique narrative qui permet de rebattre les cartes de la linéarité et de la téléologie modernes :

Dans une vision de l'histoire qui n'est ni linéaire ni téléologique, qui se déroule en cycles et en spirales, qui est tendue vers un horizon mais qui n'a de cesse de revenir au même point, il n'y a pas de "post", ni de "pré". Le monde indigène ne conçoit pas l'histoire linéairement, et le passé-futur est contenu dans le présent. (Rivera Cusicanqui, 2014 : 57 ; traduction de l'auteure).

Dans les deux romans étudiés, plusieurs périodes temporelles alternent et se télescopent, l'écriture n'ayant de cesse de relier de manière non téléologique, ou d'actualiser à l'envi, la période coloniale proprement dite et les menaces socio-environnementales qui se conjuguent tantôt au présent, tantôt au futur imminent. Les histoires multiples de ces collectifs, finalement libérées des pesanteurs du système narratif de *Babylone* (Kei Miller) ou de *Camões* (Ondjaki), essaient et sont énoncées d'un point de vue à la fois profondément terrien et résolument céleste, qui permet de réenvisager le métarécit de l'Anthropocène sous la forme apparemment paradoxale d'un récit non anthropocentré ou multi-centré.

#### LITTERATURES PLURIVERSELLES ET PERSPECTIVISME MULTINATURALISTE

Les fictions du corpus articulent ainsi une acception multiculturaliste du perspectivisme, selon laquelle « les différents types d'actants ou d'agents subjectifs, humains et non humains [...] [sont] tous munis d'un même ensemble général de dispositions perceptives, appétitives et cognitives, autrement dit, d'une "âme" semblable » (Viveiros de Castro, 2009 : 21). L'idée est ainsi de « multiplier les différentes *agencias* qui peuplent le monde » (*ibidem* : 74), un principe que l'on retrouve dans les textes sous la forme d'un énonciativisme pluriversel, multi-ontologique et non exclusivement humain. Comme l'explique encore Viveiros de Castro (2009 : 22),

Tous les animaux et autres composantes du cosmos sont intensivement des personnes, virtuellement des personnes, car n'importe lequel d'entre eux peut se révéler être (se transformer en) une personne. Il ne s'agit pas d'une simple possibilité logique, mais d'une potentialité ontologique. La "personnitude" et la "perspectivité" – la capacité d'occuper un point de vue – est une question de degré, de contexte et de position, plutôt qu'une propriété distinctive de telle ou telle espèce. Le sentiment d'une discontinuité ontologique entre le signe et le référent, le langage et le monde, qui garantissait la réalité du premier et l'intelligibilité du second et réciproquement, et qui a servi de fondement et de prétexte à tant d'autres discontinuités et exclusions – entre mythe et philosophie, magie et



science, primitifs et civilisés – semble être en voie de devenir métaphysiquement obsolète, du moins dans les termes dans lesquels il était traditionnellement posé ; c'est par ici que nous sommes en train de cesser d'être modernes, ou plutôt, que nous sommes en train de ne jamais l'avoir été.

Chez Ondjaki, on retrouve cette double dynamique du point de vue de l'esprit unique et d'une pluralisation extrême des formes de vie : le « point de vie », en l'occurrence, c'est le point de saisie des existants vivant ou survivant dans la Luanda post-pétrole. L'épuisement du primat de l'agentivité de la personne humaine se trouve également formalisé dans la peinture de l'essoufflement de l'épopée de la prédation dont les romans rendent compte. Cet essoufflement prend les traits d'une apocalypse en forme de flambée des communs :

les nuages lointains, le soleil absent, les mères appelaient leurs enfants à grands cris et les enfants aveugles ne voyaient pas la lumière éphémère de cette ville qui transpirait sous son manteau incandescent, se préparant à la tombée d'une nuit profonde et noire – comme seul le feu peut en générer les langues et les flammes de cet enfer tendu dans une marche viscérale d'animal forcé, trapu et résolu, fuyant le chasseur dans la volonté implacable d'aller plus loin, de brûler plus, de souffler sur la fournaise, puis, épuisé, chercher à dévorer des corps ayant perdu leur rythme humain, harmonie respirée, mains caressant des cheveux et des crânes joyeux dans une ville où, pendant des siècles, l'amour avait découvert, entre brumes de brutalité çà et là, un cœur à habiter. (Ondjaki, 2015 : 14)

Chez Kei Miller, qui resémantise l'apocalypse par et dans le langage de la religion rastafari longtemps bafouée dans la Jamaïque coloniale et post-coloniale, la survenue de « l'autoclapse », ou l'effondrement de Babylone, système colonial coercitif et policier, est l'horizon de toute la narration. Le texte programme en effet dès l'incipit l'imminence d'un drame, l'« autoclapse » : « Ma Taffy porte le joint à ses lèvres, la nervosité l'envahit. Un nouvel autoclapse va se produire » (Miller, 2017 : 22). L'imminence de la catastrophe, qui coïncide chez les deux auteurs avec l'élévation des terriens les plus démunis, scande ainsi l'ensemble du récit : « quelque chose va exploser c'est certain » (*ibidem* : 60) ; « il se trame quelque chose. Une sorte de rébellion, de révolution » (*ibidem* : 123). De même, chez Ondjaki, la peinture de Luanda en flammes est le prétexte à la composition par la mosaïque d'un autre portrait : celui de la communauté indigente d'un immeuble en voie d'effondrement, unie par et dans une polyphonie de l'amour, de la solidarité et de la tendresse.

L'écriture, qui déroule dans les deux cas une enquête où des collectifs de victimes d'injustices historiques, raciales et socio-environnementales, cherchent à envisager les coupables de l'apocalypse qui vient, est aussi désignée comme un moyen de survie, un lieu de conservation et de promotion des voix et des savoirs du plurivers. La dimension (alter-)historiographique des deux textes est en effet manifeste : la fiction d'enquête, outre qu'elle examine les causes et les conditions de vie de citoyennetés en péril, permet la promotion d'autres mémoires et d'autres savoirs environnementaux : ceux des territorialités minorisées d'Augustown (Miller) ou de Maianga (Ondjaki). Le motif du chant rasta, ce « refrain que chantent les gamins lorsqu'un événement menaçant se profile » (Miller, 2017 : 58), ou les vers du billet rédigé par Odonato au seuil de son envol, illustrent cet écrasement des temporalités et la conséquente possibilisation des agentivités subalternes qui ensemble caractérisent la saisie littéraire de la menace :

le temps de se souvenir est mort  
 je pleure le lendemain  
 les choses que je devrais pleurer aujourd'hui (Ondjaki, 2015 : 12)

On notera que dans le roman d'Ondjaki, l'absence de majuscule est particulièrement éloquente : il s'agit bel et bien de promouvoir une pluralité, voire une pluriversalité, d'histoires minuscules, dont la prolifération ou le grouillement vient saturer l'ensemble du texte. Un principe comparable est à l'œuvre chez Kei Miller : l'écho lancinant du chant rasta n'est autre que la voix communalisée des damnés de la Terre prophétisant la fin d'un monde violemment discriminant, dont le triomphe se fait au double prix d'un écocide et d'un cosmocide toujours recommencés. Mais ce chant, comme les vers d'Odonato, est aussi celui de l'élévation, de la libération des populations humiliées loin de « Babylone et son système, toutes les choses-pierre dans la vie qui pèsent sur la tête de[s] gens [...] » (Miller, 2017 : 26). Une élévation qui porte en germe les conditions de la résilience.

#### **VERS LA RESILIENCE : LES CORPS-TERRITOIRES ET L'ENVOL DES COMMUNAUTÉS LÉGÈRES**

On a ainsi affaire à la formalisation d'une agentivité ontologique du texte littéraire, qui recrée les espaces et les communautés agressés en ménageant des connexions baroques pour comprendre la nature de ce qui veut vivre, au-delà d'une simple peinture des vécus de spoliation. La représentation d'une forme de transparence ontologique et la multi-focalisation revendiquée expriment dans les deux cas la nécessité de nouveaux assemblages socio-naturels, d'une réorganisation des mondes ou d'une recommunalisation du monde. Invariablement, la perspective adoptée est pluriscale,

polyphonique et multifocale : l'énonciativisme des vies minuscules mais majoritaires que les romans déploient est en effet l'instrument d'une réflexion sur l'échelle comme mesure naturalisante de la domination, qu'elle soit narrative, cartographique ou épistémique (Santos, 2014). Plutôt qu'une enquête policière classique, c'est une interrogation à mille voix qui vient mettre en accusation les agents d'un crime qui n'a rien de ponctuel, mais qui est au contraire profondément systémique.

#### RESILIENCE PERSPECTIVISTE, ECOLOGIE ET HERMENEUTIQUE DECOLONIALES

En accord avec la triple dimension inhérente au concept de colonialité, tel qu'il a été théorisé par le groupe Modernité/Colonialité,<sup>3</sup> on remarque que se trouve thématisée dans les textes considérés une domination, une infériorisation ou une altérisation (néo/endo)coloniale au présent, possédant trois visages indissociables. Celle-ci se marque à la fois dans l'être, le savoir et le pouvoir : la notion de colonialité qui travaille les mondes narratifs considérés excède sémantiquement le colonialisme ou la colonisation, en ce qu'elle s'étend par-delà les processus historiques d'appropriation du territoire, des populations et des ressources – qui demeurent pourtant abondamment mis en scène. Les deux romans donnent à lire l'empreinte des lourdeurs d'une forme de développement hégémonique, prédatrice et dévoreuse de mondes – modernité, Capitalocène, extractivisme, Plantationocène – qui se marque indistinctement dans le corps, l'intime, le territoire ou la territorialité, les savoirs et les formes ou styles de vie des communautés, mais aussi dans la mise en fiction des langages employés pour rendre compte de ces savoirs. Dimension épistémologique et dimension littéraire se rejoignent par et dans l'attention portée au récit et au point d'énonciation qui le fonde. L'expression, tantôt poétique ou chantée, de la vie sensible et spirituelle se substitue à la posture narrative basée sur la seule observation humaine, ce procédé plaçant le récit dans un au-delà du primat de la vision et de l'appréhension rationaliste-anthropocentrée qu'il fonde. La fictionnalisation du perspectivisme multinaturaliste de Viveiros de Castro est maximale dans *By the Rivers of Babylon* : la contraposition de différents récits et styles, forte d'une dimension métalittéraire qui est aussi méta-épistémologique et méta-historiographique, vise à relativiser en les dénaturisant les cadres épistémiques et autres grilles de lectures majoritaires en Occident, en formulant une injonction au positionnement, à la réhistoricisation des dispositifs d'interprétation des réalités et des vies des peuples-territoires représentés, produisant une mise en perspective de la

---

<sup>3</sup> Surgi dans les années 2000, le projet MC désigne un collectif de pensée critique à l'origine de la théorie décoloniale et post-occidentaliste latino-américaine. Il s'agit d'un groupe multidisciplinaire et intergénérationnel d'intellectuel-le-s aux horizons divers, dont l'anthropologue Arturo Escobar, la pédagogue Catherine Walsh, les philosophes Enrique Dussel, Santiago Castro-Gómez, María Lugones et Nelson Maldonado-Torres, les sociologues Aníbal Quijano, Edgardo Lander, Ramón Grosfoguel et les sémiologues Walter Dignolo et Zulma Palermo, sont les membres les plus célèbres.

formulation/composition univoque et dénaturante des mondes pluriversels. Chez Kei Miller comme chez Ondjaki, il en va d'une récusation de la métaphore, de la magie ou de la croyance, comme catégories d'appréhension ou constructions herméneutiques dont il faudrait penser la contingence, l'historicité et peut-être la colonialité. Cette mise en cause va de pair avec un questionnement sur les régimes d'attention et de vérité mobilisés dans la lecture ou dans l'écoute, mais aussi sur la formulation de nos catégories esthétiques ou historiographiques :

Et attention, ce n'est pas du réalisme magique. Ni encore cette même histoire de superstition et de croyances primitives dans les Caraïbes. Non, vous ne vous en tirerez pas si facilement. Cette histoire parle de gens qui existent comme vous et moi, aussi réels que je l'étais avant de devenir une chose flottant dans le ciel, délivrée de son corps. Et vous pouvez aussi vous arrêter sur une question plus urgente : non pas de savoir si vous croyez à cette histoire, mais plutôt si celle-ci parle de gens que vous n'avez jamais envisagé de prendre en considération. (Miller, 2017 : 153)

Le principe d'indistinction, de co-construction, de compénétration et d'entremêlement – corps/territoires/savoirs/pouvoirs – se marque dans différents motifs, dont celui du scalp ontologique et de la cicatrice balafrant aussi bien les êtres que les mornes d'Augustown. Au scalp de Kaia, jeune garçon rasta, perpétré un jour par un instituteur qui ne supportait pas la vue des *dreadlocks* de l'enfant, répond ainsi la balafre des mornes extractés, un motif récurrent que l'on retrouve par exemple dans la littérature haïtienne, de Jacques Roumain à Dany Laferrière : d'un côté, Augustown, coincée entre deux collines dont l'une est balafrée ; de l'autre, Kaia, enfant rasta dont le maître d'école coupe les *dreadlocks* et avec elles l'ontologie et la cosmovision qu'elles renferment – ce geste de coupe, diffracté et toujours recommencé, renvoie à la fois à la coupure ontologique d'un rationalisme unimondiste (Escobar, 2018) et à la perpétration d'un intolérable cosmocide qui produiront le soulèvement et la révolte des populations opprimées. La figure omniprésente de la cicatrice est ainsi à envisager comme une empreinte, comme la trace indélébile sur laquelle s'élèvent les luttes décoloniales et écoterritoriales, mais aussi comme le motif ou l'embrasseur de récits post-dualistes de la résurgence ou de la résilience. Au début de *By the Rivers of Babylon*, c'est parce que Ma Taffy, grand-mère rasta presque aveugle, tourne son visage vers la colline balafrée, que peut se déployer le récit-mémoire d'une communauté minorisée, et avec lui la tentative d'élucidation des crimes dont elle a été la victime historique.

**L'ENVOL DES TRANSPARENTS : VERS UNE COSMONARRATOLOGIE DECOLONIALE**

La résilience des populations agressées passe donc par la revendication d'un décentrement onto-épistémique qui vient questionner ce que Santiago Castro-Gómez (2005) appelle « l'hybris du point zéro » ou l'u-topie monologique de la modernité euro/occidental/anthropocentrée fondée sur l'éviction systématique ou la non pertinence du point d'énonciation, mais aussi sur la hiérarchisation des récits et des histoires selon des critères de vérité et de vérifiabilité dont le narrateur propose de penser le caractère situé et contingent :

Maintenant, voilà la grande question philosophique : si, dans la forêt, un arbre tombe et que personne n'est là pour entendre, le bruit a-t-il existé ? C'est une question troublante, qui considère qu'un type de créature se situe au-dessus des autres. Car ce qu'ont entendu serpents, grenouilles des bois, souris, punaises : est-ce que cela ne compte pas ? Et brins d'herbe, pierres et terre ? Est-ce que leur présence compte pour rien ? Si un homme s'envole en Jamaïque et que seuls les pauvres l'ont vu voler, alors, a-t-il volé ? (Miller, 2017 : 183-184)

Il en va dans le même temps d'une mise en cause du monopole du regard instituant, véritable privilège historiquement exercé par certains collectifs au détriment d'autres, condamnés, comme Ma Taffy, à la quasi-cécité, mais que le roman entreprend pourtant, en un geste de (re)potentialisation, de réocculer :

En certains points de Beverly Hills, un homme qui se tiendrait debout sous un amandier, ou assis sur un bout de calcaire saillant comme une dent déchaussée, [...] pourrait apercevoir à l'occasion un habitant d'Augustown, le regard justement tourné vers le point de vue où il se trouve. Il en serait peut-être un peu effrayé. Quelle ironie du sort, cette panique soudain à l'idée d'être observé ! Le sentiment que sa riche communauté puisse être menacée par cet autre qui n'a pas cessé, lui, de regarder : une femme seule qui, en levant les yeux, ressent sûrement l'injuste pesanteur des privilèges des gens de là-haut. (Miller, 2017 : 202-203)

Ce droit au regard est solidaire d'une visibilisation de cosmovisions thématiques comme étant discrètes, invisibilisées, mais aussi légères. Le trope de la légèreté structure en effet les deux récits : à la fin de *By the Rivers of Babylon*, c'est l'envol littéral du pasteur Bedward et de la narratrice Gina qui en donne à lire la pleine mesure, alors que dans le roman d'Ondjaki, l'envolée du personnage d'Odonato, qui a cessé de manger pour nourrir ses enfants jusqu'à en devenir transparent, dans le ciel en flammes

de Luanda montre que la résilience ne peut se faire que par et dans la résurgence, le réhaussement et l'ascension du point de vue subalterne. La légèreté des ontologies infériorisées, outre qu'elle indique que certaines manières d'habiter le monde sont plus soutenables que d'autres, est aussi une manière de relégitimer le point de vue des gens d'en bas, qui devient dès lors céleste et aérien. Cet envol, contrairement au régime d'observation caractéristique de la modernité babylonienne – territorialisé dans le texte, les hauteurs de Beverly Hills surplombant fièrement Augustown –, ne suppose pourtant aucune forme de surplomb. La légèreté des communautés bafouées s'oppose certes à la pesanteur insoutenable des vies et des ontologies prospères, mais aussi à leur dispositif de vision et d'interprétation du monde. Le point de vue envolé des « transparents », que les auteurs relient explicitement à l'histoire de l'esclavage, s'oppose à l'omniscience jugée prétentieuse du point de vue de Sirius, l'omniscience étant considérée comme le pendant narratologique d'un universalisme abstrait qui ne thématiserait pas ses propres catégories d'énonciation. Ce point de saisie peut être qualifié de décolonial dans la mesure où il intronise un régime d'appréhension du monde et de l'histoire non carnophallogocentré :

On était nombreux à avoir le don à la naissance. Mais on le perdait quand on commençait à manger du sel. Le sel nous ramenait vers le sol. C'est sûrement pour ça que le Met' nous faisait manger du poisson et du porc en saumure et des trucs dans le genre-là pour être bien sûrs qu'on perde le don. Mais parfois, un homme ou une femme se mettait à jeuner, et quand tout le sel avait quitté le corps, il pouvait se remettre à flotter. Y en avait qui refaisaient tout le chemin jusqu'à la terre mère. Jusqu'à l'Afrique. On les appelait les Africains volants. (Miller, 2017 : 94)

Chez Ondjaki, l'envolée finale d'Odonato correspond également à un geste d'émancipation postcoloniale. Le coq de la communauté, éloquentement baptisé GaloCamões, assiste à l'envol du personnage et avale tout bonnement son récit des faits, le condamnant à la disparition. Une injustice historiographique que vient pallier à la fin du roman la reproduction du billet dont la voracité du coq métropolitain ne fait qu'une bouchée :

à perte de vue tout n'était qu'un océan de flammes jaunes et de fumées confondues, les bruits s'atténuaient puis reprenaient brusquement alimentés par des explosions, les flammes venues des ruelles défoncées semblaient s'éteindre pour renaître en langues de feu verticales et oblongues crachées par les vents qui les

attisaient de sa poche Odonato retira un petit bout de papier et, avec un regard sec d'adieu et de tendresse, il gribouilla quelques lignes rapides puis se pencha sur lui-même et rongea de ses canines le bout de ficelle qui le retenait à l'immeuble le coq vit Odonato monter vers le ciel, détaché, libre, balançant au gré du vent, d'abord survolant l'immeuble du coq effrayé et muet, puis montant d'un coup, laissant derrière lui tomber comme une balle imparfaite le billet froissé que le coq, n'ayant rien d'autre à faire et un certain appétit, picora, ouvrit, et, voyant que la matière mouillée se révélait molle et mangeable, avala lettre après lettre, mot à mot. (Ondjaki, 2015 : 346)

À la fin de *By the Rivers of Babylon*, Gina, la mère de Kaia, crève l'œil de l'instituteur qui a coupé les *dreadlocks* de son fils. C'est là une revanche prise sur l'œil surplombant et u-topique de Babylone : ce retournement du cadre épistémique et sensible en forme de reprise de pouvoir actantielle permet la résurgence-résilience des mondes agressés. À la fin du roman, la narratrice appelle de ses vœux le développement d'un point d'appréhension alternatif, basé sur des valeurs antimodernes, écoféministes, d'ouverture, d'horizontalité, de pluralité, de disponibilité aux voix émergentes, d'accueil, d'immobilité, d'agentivité de l'autre qu'humain, de non surplomb, une posture adossée à une ontologie, à des récits et à des savoirs profondément situés :

Mais peut-être est-il temps que vous vous ouvriez à ces histoires, que vous leur accordiez crédit ainsi qu'à ceux qui les racontent. Allez, rentrez chez vous maintenant, retournez sur terre, à Augustown. Asseyez-vous sur une véranda et restez-là, sans bouger. Écoutez seulement. [...] Laissons les choses trouver leur rythme et attendons que quelqu'un d'autre – une autre vieille femme, peut-être – tourne son visage vers la colline balafmée. Attendons qu'une mémoire commence à se déployer. (Miller, 2017 : 284)

Le modèle factographique de l'enregistrement littéraire semble ainsi venir supplanter celui de la fiction de composition historiographique. Comme chez Ondjaki, la montée aux cieux de la narratrice Gina signe la transcendance de tous les clivages, et peut être lue comme la revendication non magique et non métaphorique de la puissance des communautés hybrides et de leurs mémoires longtemps réduites au silence :

Les gens vous diront que c'est désormais là-haut qu'elle se trouve, là-haut dans les cieux [...]. Là-haut, c'est le ciel et son grand vide. Ça, c'est ce que les hommes supposent, une vision terrestre quant aux échelles et aux distances. Car le ciel n'est pas vide, il est au contraire très peuplé : il y a différents types d'astres [...]. Il



y a aussi des astéroïdes et des météorites, des comètes, de la poussière. Il y a aussi de l'eau – des lacs innombrables –, assez pour submerger la terre au moins un million de fois. Il y a des nuages au goût de myrtilles et à l'odeur de rhum ; des planètes de glace et de diamant ; au moins une douzaine de chiens et de chimpanzés ; des carcasses flottant à jamais dans l'espace, vestiges de missions spatiales ratées. Là-haut, il y a aussi le Lion de Juda, le Dieu noir, Marcus Garvey, Bedward, Emmanuel 1<sup>er</sup>, Sélassié 1<sup>er</sup>, Jah Rastafari. Et je n'énumère que ce qui porte nom !

Gina ? Il fut un temps où j'étais cette personne. Je ne suis rien de tout cela : ni astéroïde, ni ange, ni étoile. Je me suis transformée en autre chose. Je suis un simple *Il était une fois*, un *Ye Krik, Ye Krak*, un *Soit dit entre nous...* Un homme invisible – ou peut-être une femme invisible. Une autre voix sans visage ; une autre conscience sans enveloppe charnelle ; une autre histoire irradiant sa lumière intermittente à travers la galaxie. Je flotte. [...] En dessous de moi, Augustown. 17° 59' 0" Nord 76° 44' 0" Ouest. Coincée entre deux collines dont l'une porte balafre. Trop d'habitants ont l'impression qu'elle est aussi sur leur peau. Là-bas, chaque nuit, les habitants tournent vers moi leurs regards et s'imaginent qu'un jour, je reviendrai, plus terrible que jamais, des éclairs et le Jugement entre les mains pour défaire Babylone. Si seulement c'était vrai ! Mais non. Je suis simplement ici, tout là-haut, existence sans nom parmi les existences au fond des cieux. (Miller, 2017 : 291-292)

La dépersonnalisation ou la volatilité finale de l'instance de narration fait de cette dernière un embrayeur, un principe, une tradition, une voix subalterne finalement libre et puissante : on a là un régime mélangé, où l'hyperonymie vient résoudre sur le plan textuel le crime historique d'anonymisation dont les transparents de tout poil ont été victimes.

#### **CONCLUSION. FICTION D'ENQUETE PRE-APOCALYPTIQUE, PRECARITE NARRATIVE ET ARCHIVAGE DES SAVOIRS SITUES**

La résilience littéraire des peuples-territoires réside dans l'assomption de la fragilité et de la précarité, à la fois comme dimensions thématiques, mais aussi sous forme de point de vue situé, nomade et libéré, perturbant l'assignation des places propre à l'anthropologie dualiste fondée, entre autres, sur la scission sujet/objet ou observateur/observé. Cette manière de construire l'énonciation est aussi un moyen de promouvoir des postures d'énonciation plus justes, qu'elles soient littéraires ou scientifiques, mais aussi de visibiliser des modalités plus légères de l'habitation et de la



composition des mondes. Les ontologies légères sont donc tout à la fois une thématique, un motif et un régime de narration. Si les romans du corpus entreprennent d'enquêter sur les conditions de précarité de la vie dans les ruines du capitalisme (Tsing, 2017), plutôt qu'une poétique de la survie, c'est la prolifération de nouveaux mondes qui est partout mise en lumière : la « précarité » n'est pas seulement un terme décrivant la condition indigente des gens, mais un concept permettant de penser le monde qui nous est imposé et de lui tendre un miroir peu complaisant. Si l'on accepte la terminologie des études décoloniales, le pluriversalisme, en l'occurrence la conduite d'une narration radicalement autre par des agents communaux minuscules et menacés, renverrait ainsi l'universalisme à son caractère abstrait, à ses impensés et au type d'autorité ou de verticalité qui le fonde. La précarité, possibilisée et radicalisée par le contexte pré-apocalyptique qui la voit naître, est aussi un parti pris narratologique, ontologique et politique revendiqué. La fiction d'enquête sur la fin d'un monde repose ainsi sur une esthétique du « point de vie » envisagé comme antidote à l'omniscience a-topique du discours expert de la modernité occidentale ou à l'épistémologie de l' « hybris du point zéro » (Castro-Gómez, 2005). Ces deux romans peuvent ainsi être lus comme les pièces d'une archive littéraire de l'Anthropocène, comme des écodocuments mobilisant d'autres catégories que celles de l'expertise scientifique et du savoir technologique : le texte romanesque procède ici d'un exercice de reformulation et de ressaisie alter-historiographique, alter-écologique et alter-épistémique, dessinant une acception littéraire de l'Anthropocène en forme de cartographie poétique, résolument située et décoloniale, d'un écocide planétaire dont la part d'ombre se trouve ainsi, du moins en partie, élucidée.

Révision de Ana Sofia Veloso

### **ANNE-LAURE BONVALOT**

Université de Nîmes / Université Paul Valéry – Montpellier 3  
Rue du Docteur Georges Salan, 30000 Nîmes, France  
Contact : albonvalot@gmail.com

Article reçu le 03.06.2019

Article accepté le 06.12.2019

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Campagne, Armel (2017), *Le Capitalocène. Aux racines historiques du dérèglement climatique*. Paris: Éditions du Seuil.
- Castro-Gómez, Santiago (2005), *La hybris del punto cero. Ciencia, raza e ilustración en la Nueva Granada (1750-1816)*. Bogotá: Universidad Javeriana.
- Descola, Philippe (2005), *Par-delà nature et culture*. Paris: Éditions Gallimard.
- Escobar, Arturo (2018), *Sentir-penser avec la Terre. Une écologie au-delà de l'Occident*. Paris: Éditions du Seuil.
- Latour, Bruno (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. Paris: La Découverte.
- Martínez Alier, Joan (2005), *El ecologismo de los pobres. Conflictos ambientales y lenguajes de valoración*. Barcelona: Icaria Editorial.
- Miller, Kei (2017), *By the Rivers of Babylon*. Paris: Zulma. Traduit par Nathalie Carré [édition originale: 2016].
- Nixon, Rob (2011), *Slow Violence and the Environmentalism of the Poor*. Cambridge: Harvard University Press.
- Ondjaki (2015), *Les transparents*. Paris: Éditions Métailié. Traduit par Danielle Schramm [édition originale: 2012].
- Rivera Cusicanqui, Silvia (2014), *Hambre de huelga. Ch'ixinakax Utxiwa y otros textos*. Querétaro: La mirada salvaje.
- Santos, Boaventura de Sousa (2014), *Epistemologies of the South. Justice against Epistemicide*. Boulder: Paradigm.
- Svampa, Maristella (2019), *Las fronteras del neoextractivismo en América latina. Conflictos socioambientales, giro ecoterritorial y nuevas dependencias*. Guadalajara: Calas.
- Tansi, Sony Labou (1973), *Conscience de tracteur*. Paris: D.A.E.C. Coopération.
- Tsing, Anna Lowenhaupt (2017), *Le champignon de la fin du monde. Sur la possibilité de vivre dans les ruines du capitalisme*. Paris: La Découverte.
- Viveiros de Castro, Eduardo (2009), *Métaphysiques cannibales*. Paris: Presses universitaires de France. Traduit par Oiara Bonilla.
- Zenetti, Marie-Jeanne (2014), *Factographies. L'enregistrement littéraire à l'époque contemporaine*. Paris: Classiques Garnier.